



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Réflexions Chrétiennes, Sur Divers Sujets De Morale

Utiles A Toutes Sortes de personnes, & particulièrement à celles qui font
la Ratraite spirituelle un jour chaque mois

Croiset, Jean

Paris, 1710

Qu'il n'y a de solide plaisir que dans la pratique de la verru,

[urn:nbn:de:hbz:466:1-46072](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-46072)

ne croit pas ces supplices ? On les craint , on les croit : car pourquoy fremir à la seule pensée de l'enfer ? Mais si la seule pensée de l'enfer fait fremir , que sera-ce d'en souffrir toutes les peines ? Mais quel regret ? quelle douleur ? quel desespoir , de n'avoir pas voulu éviter cet enfer , dont la seule pensée nous faisoit fremir ?

Qu'il n'y a de solide plaisir que dans la pratique de la vertu.

I.

Il n'y a rien sur quoy l'on se forme dans le monde de plus fausses idées , que sur la pieté. On se la represente comme une terre dont les avenuës sont parsemées de croix , & d'épines ; on se fait des moindres obstacles qui se presentent , autant de monstres.

Tantôt c'est sur un rocher escarpé qu'on la place , où l'on ne peut atteindre sans grimper ; tantôt c'est dans une sombre solitude qu'on l'ensevelit , où l'on ne se nourrit que de larmes. Nul de ses portraits qui n'effraye , ou ne rebute. La tristesse est toujours peinte sur son front ; & l'on diroit que chacun

prend plaisir à s'en faire une image affreuse.

A la verité, il se trouve peu de gens raisonnables qui n'ayent de l'estime pour la vertu, & qui ne forment pour elle de tems en tems quelques desirs : mais ces foibles, & steriles desirs cedent bientôt au préjugé.

Cette attention, ce recüeillement, cette violence continuelle qu'il se faut faire, selon le langage de l'Écriture, allarme les sens ; cette multitude de preceptes, & de conseils qu'il faut garder, effraye ; & dés qu'on vient à considerer de prés une vie chrétienne, & qu'il en faut soutenir la pratique, on y trouve des difficultez qui font peur à la nature, & que l'imagination grossit.

On regarde les personnes engagées au service de Dieu, comme des gens à plaindre, qui menent une vie triste, & contrainte, sans consolation, sans repos, sans plaisir.

On se persuade que la retraite les rend sombres, & chagrins ; que la pieté les tient dans une continuelle gêne d'esprit, & que la mortification les rend fâcheux, & à eux-mêmes, & aux autres. L'amour propre aussi ingenieux à seduire, que se-

cond en expediens , ne manque jamais de raisons pour autoriser ces préventions ; l'humeur bizarre & incommode de bien des gens qui font profession de piété , luy en fournit des preuves ; & les passions vives , & peu mortifiées de plusieurs qui ne se font honneur que des dehors de la vertu , persuadent aisément à des esprits , ou déjà seduits , ou déjà prévenus , que la piété chrétienne n'est gueres possible , ou du moins qu'elle est trop rare pour être de tous les âges , de toutes les conditions , & de tous les tems : & delà ce dégoût , ce découragement , ce rebut.

Quand la parole de Dieu même ne nous apprendroit pas que cette image austere que le monde fait de la vertu , est peu ressemblante , la raison seule nous fait assez sentir que la piété chrétienne est toute autre.

Eh quoy ! la vertu si douce , & si aimable aux Payens mêmes , ne sera-t-elle insipide & affreuse que pour les Chrétiens ? La vie & la mort du Redempteur n'aura-t-elle servi qu'à faire sur la terre des malheureux ? L'homme racheté fera-t-il de pire condition que l'homme innocent , & l'avantage d'être au service

du meilleur de tous les Maîtres, qui assure formellement que son joug est doux, & son fardeau léger, ne se reduira-t-il qu'à faire des esclaves ?

Quelque prévenus, quelque revoltez que soient les sens contre la pratique de la vertu, il est certain qu'une vie vraiment chrétienne est une vie douce, & qu'elle seule peut faire goûter des plaisirs d'autant plus doux qu'ils sont plus purs.

Venez à moy, disoit le Sauveur, venez-y vous tous qui êtes chargez, & fatiguez, & je vous soulageray. *Matth.* 11. Ce ne seroit pas soulager des gens déjà chargez, que de les surcharger d'un nouveau fardeau. Le Seigneur sçait bien l'art de rendre le chemin plain, & aisé, quoy qu'il soit en soy rude & difficile.

Venez à moy, dit-il, vous qui gemissez sous la servitude, & la tyrannie de vos passions, & sous le joug des dures maximes du monde. En vain soupirez-vous après le calme; ce n'est par tout que trouble, qu'orage, que chagrins. Voulez-vous sçavoir l'art d'être heureux, prenez mon joug, chargez-vous de ma Croix, vous ne trouverez de re-

pos qu'à mon service, ni de véritables plaisirs sur la terre, qu'à m'obéir.

Le plaisir est un sentiment de joye, qu'excite dans l'ame la présence d'un bien qu'elle reconnoît pour tel.

Ce plaisir n'est solide qu'autant que le bien qui le cause a de solidité. Un bien imaginaire ne sçauroit faire un plaisir réel; ses enchantemens s'évanouissent avec le tems, ses illusions se dissipent quand la pointe du plaisir est émouffée, l'esprit & le cœur sentent le vuide de tout ce qui n'est pas solide; & la passion a beau représenter des biens qui n'en ont que l'apparence: la raison découvre tôt ou tard, à travers les nuages, le fond de leur neant; & l'ame enfin, ne trouve que de l'amertume, où la passion luy faisoit esperer tant de plaisir.

De là viennent ces inquietudes involontaires, & ces chagrins que toutes les joyes du monde les moins dissimulées, ne sçauroient charmer; de là ces adversitez & ces croix invisibles, qui mettent de si mauvaise humeur les esprits les plus enjouez, & qui font dire avec raison, que la félicité des mondains est une chimere.

Il n'en est pas de même des purs, &

solides plaisirs que goûtent les gens de bien dans l'exercice d'une vie chrétienne. Dieu seul en est la source. Jugez de leur inalterable douceur ; Dieu seul en est l'objet ; quelle doit être leur solidité, & leur consistance.

I I.

Comme Dieu seul peut remplir nôtre cœur, il n'y a que luy qui puisse rassasier tous nos desirs, toute autre objet amuse, inquiete la conscience, lasse, & dégoûte necessairement ; Dieu seul peut contenter une ame, calmer ses inquietudes, ses défiances, ses craintes, & tous les troubles qui naissent dans son propre fonds.

De quelqu'autre chose que je tâche de remplir le vuide infiny de mon cœur, disoit saint Augustin, je ne trouve rien qui puisse me tenir lieu du bien que je sens à faire mon devoir en servant Dieu. Autant qu'il est dur, & amer à l'homme, de se soustraire à l'obéissance d'un Maître aussi bon, & aussi aimable que le nôtre ; autant est-il doux, & consolant de l'aimer, & de le servir.

Les gens de bien ne sont pas exposez à cette vicissitude odieuse de joye, & de

tristesse, ni à ces cruels remords qui troublent toutes les fêtes des mondains, & ne leur laissent jamais un jour calme.

Attentifs à ne plaire qu'à celui à qui tout homme sera un jour au desespoir d'avoir déplû, ils trouvent dans leur fidélité une joye, une félicité parfaite. Si le devoir leur paroît quelquefois difficile, ils éprouvent bien-tôt que le vray plaisir d'un homme sage, est de remplir les obligations de son état. Si ce n'est pas un plaisir si piquant qui flate la corruption du cœur humain, c'est un plaisir solide qui n'a point de retours fâcheux; ce n'est pas un plaisir d'un moment qui finit avec une fête, & une réjouissance publique, & qui dépend souvent du caprice, & de la bizarrerie de bien des gens; c'est un plaisir pur, qui dure, & qu'on peut goûter tous les momens de la vie.

Ce n'est pas un plaisir qui consume l'argent, qui flétrisse l'honneur, qui use, qui altere la santé; c'est un plaisir souvent utile, toujours honorable, & qui sert à la santé, par la satisfaction qu'il donne à l'esprit. On ne goûte les autres plaisirs que par la passion; celui

de faire son devoir est le plaisir de la raison.

Dans tout autre plaisir on desaprouve interieurement ses desirs, on condamne sa propre foiblesse, on hait ses concurrents, on craint la revolution, on se défie de son propre cœur, on s'enuuye de son inégalité, on se chagrine de ses inquietudes. La jalousie pique, les regrets troublent, l'inutilité dépite, la jouissance dégoûte, & les remods éternels causent de cruels repentirs.

Au service de Dieu nul de ces retours odieux; la pensée qu'on fait son devoir console; la presence du Maître qu'on sert anime; la fin qu'on se propose réjouit, & nous fait grand honneur.

On sent qu'on se sçaura éternellement bon gré du party qu'on a pris; on sçait que les plus libertins, ceux qui raillent le plus de la pieté, & des gens de bien, nous portent envie. Le nombre des concurrents augmentent la joye, en excitant par leur exemple nôtre zele & nôtre ferveur. La vûe de nos propres défauts, bien loin de nous décourager, nous anime à mieux faire. Nulle de ces basses, & indignes passions, qui déchirent le cœur; la joye se nourrit dans sa pro-

pre tranquillité. Nulle crainte d'orages, ni de tempête, qui trouble, parce qu'on sçait que celuy qu'on sert commande aux flots, & aux vents. A l'abry d'une telle protection, les jours des gens de bien peuvent-ils n'être pas sereins, & peut-on au service de Dieu, ne pas jouïr d'un grand calme ?

Les passions sont les tyrans du cœur humain, & une source abondante de tous ses troubles. Sous une vaine esperance de plaisirs dont elles flattent l'esprit, elles agitent, tourmentent, déchirent impitoyablement le cœur ; on croit qu'en les contentant on les apaise ; point du tout ; plus elles sont flattées, plus elles excitent l'orage, & plus elles font de peine. Ce qui démontre visiblement qu'il n'est pas possible qu'on goûte jamais un pur & tranquille plaisir dans le monde, puisqu'il n'y a dans le monde de plaisirs, que ceux que les passions font naître, lesquelles ne sont, à proprement parler, que d'inquietans & d'insatiables desirs.

Qu'il faut bien que les serviteurs de Dieu soient heureux, puisque la passion n'a aucune part aux doux plaisirs dont ils jouïssent ; leur joye vient d'une autre

source ; & la premiere leçon qu'ils apprennent à l'école de leur divin Maître , c'est de dompter leurs passions.

De là cette douceur charmante , image naturelle de la tranquillité de l'ame ; de là cette superiorité à tous les accidens de la vie ; privilege singulier de la vertu chrétienne ; de là cette inalterable égalité d'humeur , où toute la dissimulation des mondains n'a jamais pû parvenir.

Un homme de bien , content de son sort , n'a d'ambition que pour la vertu , de colere que contre ses propres défauts , de haine que pour les ennemis invisibles de son salut , d'amour que pour un Dieu infiniment aimable , & de qui il est infiniment aimé.

Sage , de l'aveu même de ceux qui ne le sont pas , il n'aime point à se repaître d'idées , de vent , & de faux brillans , qui s'éteignent tous avec la vie ; il travaille à faire une fortune solide , & qui subsiste au de-là même du tombeau.

Nul plaisir pour luy sans tranquillité ; il sent le neant de tous ceux que le monde promet , & il les évite. Il ne trouve du goût que dans le plaisir qu'il y a de travailler à son salut ; & sa plus douce con-

solation est dans le témoignage d'une bonne conscience.

La retraite a pour luy des attrait, parce que chez luy tout est calme ; il trouve dans sa pieté son contentement. Sa joye est toujours égal, parce qu'elle est toujours pleine ; il ne sçauroit goûter aucune joye qui soit suivie de repentir.

I I I.

Trouve-t-on que les gens de bien ayent le bon goût ? Ils jugent juste du bien, & du mal, & ils n'ont garde d'appeller plaisir, & vie heureuse, tout ce qui n'en a que les dehors :

Ils s'interdisent tout spectacle profane, toute assemblée de plaisirs, parce qu'ils les condamnent. Leur vertu est la source de leur felicité ; ils fuyent tout ce qui peut la flétrir. Ils évitent avec soin tous les lieux pleins d'écueils, parce qu'ils craignent le naufrage. Doit-on les croire malheureux parce qu'ils sont par tout prudens ?

Ceux qui sont accoûtumés aux fracas du monde, trouvent une vie unie, & bien réglée, tres-ennuyeuse, & tres-dégoûtante : ont-ils raison d'en juger ainsi ?

Les gens de bien goûtent dans une vie régulière, & chrétienne, une joye pure, une tranquillité continuelle, un plaisir rassasiant : font-ils à plaindre, d'avoir en horreur le déreglement des mœurs, & la licence effrenée du siècle ?

Enfin, les doit-on regarder en pitié, parce qu'ils fuyent le tumulte, eux que Dieu comble de si douces consolations dans la retraite, & dont il adoucit si fort les peines par l'onction qu'il y répand.

Quels momens plus heureux, que ceux où Dieu se fait sentir aux ames justes ; quoy de plus délicieux que cette esperance si douce, qui leur fait goûter par avance les joyes du Ciel ; que ces rayons de lumieres qui leur font voir la vanité du monde dans un jour si beau ; que ces larmes si consolantes qu'ils versent quelquefois aux pieds des Autels, où ils trouvent un plaisir plus pur, & plus exquis que dans les fêtes les plus agreables du monde ! Trouvez, libertins, imaginez dans la vie tumultueuse que vous menez, quelque chose qui puisse entrer en comparaison avec ces avantages, & ces douceurs d'une sainte vie ?

Quelque étranger que soit ce langage

aux mondains, quelque obscur que leur soit ce mystere, ils sentent pourtant que la chose doit être ainsi, & la raison démontre que la vertu, toute austere qu'elle paroisse, fait goûter de veritables plaisirs, & qu'il ne peut y avoir de bonheur parfait dans ce monde, que pour les gens de bien.

En effet, il le faut bien, qu'ils soient heureux, même dès cette vie, puisqu'on ne peut s'empêcher, quand on agit sans prévention, de leur porter envie; & qu'après avoir jöuy de tous les plaisirs, on est obligé de se ranger à son devoir de Chrétien, & d'en venir là comme au seul bien capable de contenter le cœur de l'homme; trop heureux après avoir passé par tous les états les plus agreables, & les plus feconds en joyes mondaines, de reconnoître avec le Sage, que tout n'est que vanité sur la terre, que tout n'est qu'affliction d'esprit sans l'amour de Dieu.

Quoy de plus doux dans cette vie, que de trouver dans toutes ces joyes un avant-goût de celles du Ciel? C'est le sort des
• ames justes.

Être toujours content, & ne se repentir jamais de l'avoir été, & être assuré.

que hors le peché rien ne peut nous empêcher de l'être.

Sçavoir l'art d'affaisonner de mille douceurs les plus ameres adversitez, de trouver de la joye jusques dans les chagrins, de se tenir au milieu d'un torrent impetueux, ferme, & tranquille sur un rocher, tandis qu'on voit briser aux pieds tous les flots, & qu'on voit passer tout ce qui se laisse entraîner par le fleuve. Gens du monde, qu'avez-vous qui contrebalance un état si heureux, une situation si consolante ?

On est parfaitement heureux, quand on a tout ce qui plaît, & que rien ne plaît que ce qui doit plaire.

On est parfaitement heureux, quand on sert fidèlement le seul Maître qu'on est obligé de servir pour être heureux.

Il y a tant d'esprits de travers dans le monde, que ce seroit renoncer au bon sens, que de se promettre, que de songer seulement à les contenter tous, au service de Dieu, comme il n'y a que luy seul à qui on soit obligé de plaire, pourvû que Dieu soit content, on a satisfait à tout.

Non seulement les gens de bien goûtent une douceur pure, & tranquille

dans tous leurs plaisirs , mais ils trouvent même une douce , & solide joye dans tout ce qui est aux mondains une source de chagrins , de déplaisirs , & d'amertume.

Disgraces , infirmités , perte de biens , adversitez , croix sensibles , & humiliantes , dont toutes les routes de la vie sont parsemées , quel heureux du siècle avez-vous épargné ? Vous allez troubler la joye & les plaisirs jusques sur le trône. Ces adversitez de la vie, le croiriez-vous, ont une source abondante de douceurs pour les gens de bien. La pieté seule sçait l'art d'adoucir toutes les amertumes , & la même main qui fait trouver aux trois enfans dans la fournaise un si doux rafraîchissement au milieu des flâmes , fait tous les jours trouver aux gens de bien dans les tristes accidens de la vie la plus douce consolation. Tout leur plaît , tout les tranquillise ; de là cet air doux , riant , ces manieres honnêtes ; de là cette joye inseparable de la vertu.

Enfin , ce qui acheve de démontrer invinciblement qu'il n'y a de solides plaisirs que pour les vrais Saints , c'est que la mort même , dont la seule pen-

sée effraye les gens de plaisir, jusqu'à leur troubler la raison : Ouy, cette mort dont les approches causent de si terribles allarmes ; cette mort, à la vûe de laquelle s'évanoüit toute grandeur, tout faste, toute felicité humaine, console merueilleusement une ame juste ; la pensée de cette mort, bien loin de la troubler, l'anime, la soûtient, & luy fait trouver un nouveau plaisir dans les plus penibles travaux.

Au service du monde nulle fête, nulle partie de divertissement, nulle joye qui soit à l'épreuve de la pensée de la mort, & de l'éternité ; nul heureux mondain qui ne pâlissoit au seul souvenir, à la seule image des terribles jugemens de Dieu, & qui ne sente en un moment son cœur plongé dans l'amertume. A un homme de bien, cette même image inspire, à la verité, une crainte salutaire, mais en même tems une grande confiance en la misericorde divine ; & c'est pour luy un nouveau sujet de joye de penser à l'éternité.

Il se sert même de cette consolante pensée, pour charmer cent petits chagrins, & certains fâcheux retours desagreables aux sens, & à l'amour propre :
mais

Mais si la pensée de la mort effraye si fort les mondains, que sera-ce de la mort même? Et si cette même pensée console, réjouit si fort les gens de bien, quelle doit être leur consolation, de se voir à la veille d'une éternelle récompense?

Qui peut exprimer combien il est délicieux aux Saints de penser alors à ce qu'ils ont fait, & qu'ils étoient indispensablement obligez de faire; de penser que par la miséricorde de Dieu ils n'ont pas commis le mal qu'ils pouvoient commettre, & qu'ils seroient au desespoir d'avoir commis.

Mes jours vont finir, dit l'homme juste au lit de la mort; ceux des libertins finiront aussi; leur vie a été tumultueuse, & la mienne tranquille; leur joye superficielle traversée par mille déplaisirs, interrompue par cent adversitez, s'est déjà évanouie; & la mienne toujours pure & solide, inalterable dans les accidens les plus fâcheux, prend ici de nouvelles forces; leur agonie est accompagnée de crainte, de pleurs, de regrets & de repentirs: la mienne de consolation, de tranquillité, de confiance. Je crains les terribles jugemens

de Dieu, mais ma confiance aux merites de JESUS-CHRIST, ôte tout ce qu'il y a d'amer, & d'inquiétant dans ma crainte : que vous en semble ? La vertu n'est-elle pas une source abondante de consolation ? Le sort des gens de bien n'est-il pas heureux ? & les indévots, les libertins ont-ils raison de décrier la devotion, par les difficultez qu'ils luy imputent ?

Il est surprenant que les hommes qui s'aiment tant, & qui souhaitent si passionnément d'être heureux, ne prennent pas les seuls moyens de le devenir.

On se fatigue, on se lasse par tout ailleurs ; les exemples qu'on suit dans le monde ; ne promettent qu'un sort malheureux, & on s'opiniâtre à les suivre ; tous ceux, au contraire, qui servent Dieu, nous assurent qu'on ne goûte de purs & de solides plaisirs qu'en le servant. Pour peu qu'on raisonne sans passion, & sans préjugé, on convient que la chose doit être ainsi ; JESUS-CHRIST luy-même nous l'assure, & on ne peut se résoudre à les imiter ; & l'on refuse de prendre le parti de la vertu, crainte de trop souffrir ; & l'on quitte cette source d'eau vive, qui seule

peut étancher la soif, & qui jaillit jusqu'à la vie éternelle, ou va chercher avec beaucoup de fatigues, des eaux bourbeuses qui ne sçauroient defalterer, & qui se dissipent aussi-tôt.

En vain soupirez-vous dans le monde après un pur & solide plaisir, il ne sçauroit être que l'appanage de la vertu chrétienne. Vous ne trouverez de soulagement, de douceur pure, & de joye pleine qu'au service de JESUS-CHRIST : *Venite ad me omnes, qui laboratis & onerati estis, & ego reficiam vos.*

*De la véritable Pieté propre de
chaque état.*

I.

Il est étrange que chacun s'étudie, ce semble, à se rendre la vertu impraticable, quoy qu'il soit de l'interêt de chacun qu'elle soit aisée, puisqu'elle est pour tous d'une obligation indispensable, & qu'elle doit faire nôtre bonheur.

Les uns veulent que la sainteté ne soit ni de tous les états, ni de tous les tems ; les autres tâchent de se persuader qu'elle n'est pas du moins de tous les âges, & presque tous la regardant comme un fruit